

La Revue Canadienne

DU MONDE POLITIQUE, RELIGIEUX, LITTÉRAIRE, INDUSTRIEL ET COMMERCIAL

LOUIS. O. LE TOURNEUX, REDACTEUR EN CHEF.

CONDITIONS D'ABONNEMENT (Payable d'avance.)

Abonnement au Journal semi-hebdomadaire seul,	21 0 0
Abonnement à l'Album Mensuel, Littéraire et Musical, seul,	21 0 0
Aux deux publications réunies,	21 10 0
PRIX DES ANNONCES.	
Six lignes et au-dessous, première insertion,	25 cts.
Dix lignes et au-dessous, première insertion,	30 cts.
Au-dessus par ligne,	40 cts.
Toute insertion subséquente, le quart du prix. (A brancher les lettres.)	

Éducation.

Industrie.

Progrès.

JOURNAL DES DAMES.

UN VŒU.

(Suite et fin.)

Cependant j'avais tenu renfermés dans mon cœur les sentiments qui s'y étaient développés depuis mon arrivée à Omezzée; car je me rendais assez de justice pour comprendre qu'il existait, d'après les usages et les exigences du monde une immense distance entre la noblesse de fraîche date de ma famille et la vieille aristocratie brabançonne de la maison de Vaucleroy. D'ailleurs, il ne m'était point échappé que son héritière, malgré ses sentiments religieux, sa simplicité, sa modestie, conservait une certaine prétention aristocratique qui se manifestait lorsqu'elle parlait de ses ancêtres ou des alliances de sa famille. Cet orgueil froissait quelquefois le mien; mais je ne pouvais nier, dans mon fort intérieur, qu'il ne fût légitime et bien placé: six siècles de vertus héréditaires et d'honneur sans tâche, des générations successives illustrées, sans interruption, sur les champs de bataille, un être blâmé à la conquête des saints lieux, c'était plus qu'il n'en fallait pour enthousiasmer le cœur d'une jeune fille et pour commander le respect à ceux qui estiment la gloire et ambitionnent les nobles traditions. Nos ancêtres familles parlèrent en vain, elles ne furent pas ainsi la fierté du courage et de la fermeté magistrale! et, dédaignant les titres de seigneurs et de fiefs, légiférant acquies, ne conservèrent-elles pas avec orgueil leur nom roturier! Nos vieilles maisons de commerce vaudraient-elles aller leur réputation de probité, de bonne foi et d'honneur aux fortunes rapides des spéculateurs modernes! Enfin, même par la première révolution, mon père ne pouvait me donner qu'une très-médiocre dot, et Louise avait plus de 100,000 livres de rentes. La supériorité insurmontable des avantages de position de Mlle de Vaucleroy, en se révélant à un juste dédain de moi-même, détruisait donc journellement les illusions que mon amour recréait presque aussitôt, mais sans me donner le courage de l'avouer. Ainsi, sans une parole, pas un geste n'avait laissé entrevoir à Louise la situation de mon père; et je croyais du moins lorsque le comte arriva. Sa présence jeta beaucoup de gêne et de mouvement dans notre petite société, composée de sept à huit personnes du voisinage, qui se succédaient de semaine en semaine; il avait voyagé, vu, lu et approfondi toute chose; mais il ne fit rien de cet avantage que pour animer la conversation, et sans retour sur lui-même, s'oubliant toujours, il avait le grand talent de mettre les autres à l'aise, de les faire parler, et les gens les plus ordinaires étaient étonnés de se trouver de l'esprit en causant avec lui.

Je me sentais quelquefois attiré vers cet homme remarquable; je voulais réclamer son amitié et repulser mes sentiments jaloux; mais bientôt ses prévenances, ses attentions pleines de galanterie pour Mlle de Vaucleroy me rejetaient dans toutes mes inquiétudes, ravivaient toutes mes réquisitions. Enfin mes craintes se changèrent en certitude; M. de Manteville, quoique avec une admirable discrétion, se posa en prétendant à la main de l'héritière d'Omezzée, et nous en vinmes, au bout de peu de jours, à une explication.

De ma part, cette explication fut vive, emportée, irrévérencieuse; du côté de M. de Manteville, digne, courtoise, pleine de convenance. Dans mon aveugle emportement, je voulais un duel impie, un combat à mort; le comte me fit observer avec calme que ce moyen, en compromettant une personne si digne de nos regards et de notre attachement, n'amènerait pas le résultat désiré. «Nous ignorons», me dit-il, les sentiments de Mlle Louise; elle est également affable, gracieuse, amicale même à l'égard de chacun de nous. Le sort des armes peu frapper celui qu'elle préférerait, et alors nous aurons déchiré un cœur pour lequel nous n'hésiterions ni l'un ni l'autre à donner notre vie. Si nous lui sommes également indifférents, pourquoi jeter inutilement la terreur et le scandale dans trois familles honorables! Je vous crois sincèrement et profondément attaché à Mlle de Vaucleroy; pour moi, elle est toute ma vie, et nulle autre qu'elle ne peut désormais faire battre mon cœur. Vous devez, d'ailleurs, l'estimer assez pour penser qu'elle ne donnera jamais sa main à l'homme tenu du sang de sa famille. Prouvons-lui la pureté et la vérité de nos sentiments en nous oubliant nous-mêmes; soyons assez dévoués à son honneur pour lui sacrifier le nôtre; ne restons rivaux que par un noble dévouement. Soumettons-lui nos prétentions réciproques, et promettons-nous de rester amis, quels que soient son choix ou sa détermination. Je connais votre vie militaire, monsieur; je sais à quel point vous savez porter la bravoure personnelle; quant à moi, vingt ans de guerre m'ont mis, je l'espère, au dessus du soupçon. Voilà ce qui m'a décidé à vous parler un langage étranger, et qui m'est, aux préjugés de notre profession, mais plus digne d'hommes sages et de chrétiens.»

Tout cela fut prononcé avec tant de modération, de franchise, un accent de vérité et de rais-

sons si entraînant, que toute ma colère s'éteignit; je me sentis subjugué, et j'acceptai.

Le lendemain, au moment où la baronne descendait au salon avec sa fille, nous nous approchâmes et nous fîmes chacun notre demande. La figure de Mlle de Vaucleroy se couvrit d'un vif incarnat, et sa mère répondit qu'elle était sensible à la distinction que deux hommes si estimables avaient faite de sa fille, qu'elle s'en trouvait honorée, mais que l'ayant laissée entièrement libre du choix d'un époux, c'était à elle à nous répondre.

Louise nous prit la main: «Je vous estime tous deux», dit-elle, «je vous suis profondément attachée, et votre bonheur est le vœu le plus cher à mon cœur; mais un sentiment plus tendre ne peut-être partagé. Comte Frédéric, ajouta-t-elle, en regardant M. de Manteville avec une douceur qui me fit frémir, vous n'aurez jamais d'amie plus sincère et plus dévouée que Louise de Vaucleroy. . . . (ici la parole expira sur ses lèvres, et elle resta embarrassée et extrêmement émue) mais pardonnez-lui le changement qu'elle va vous causer; elle a connu M. Maurice de Linnings avant vous, son cœur lui appartient; elle l'aime, en un mot, et accepte sa main.»

A ces mots de Mlle de Vaucleroy, continua le curé de Flenalle, les traits de M. de Manteville prirent une expression de douleur et de regrets que je n'oublierai jamais; il fut quelque instants anéanti et sans pouvoir répondre; mais, je puis le dire, la vue de sa contenance et l'idée de son affreux chagrin suspendirent aussi complètement l'expression de la joie qui inondait mon cœur, et je restai moi-même muet et immobile. L'énergie et la résignation du comte triomphèrent néanmoins; il pressa la main de Louise, deux grosses larmes s'échappèrent de ses yeux et tombèrent sur cette main. «Que je suis à plaindre! murmura-t-il; quel désenchantement succède aux plus douces illusions de ma vie! à quoi me servent maintenant fortune, naissance, honneurs! Alors se tournant vers moi: «Maurice, rendez-la heureuse, et je serai toujours votre meilleur ami; mais dès ce jour, je renonce au mariage.» Puis cherchant à rendre à sa figure sa sérénité habituelle, il cut l'air de s'oublier complètement pour nous, remerciait Mlle de Vaucleroy de l'amitié qu'elle lui promettait et des témoignages d'estime dont elle avait accompagné un refus si cruel. Voilà l'homme que dans ma passion jalouse je voulais frapper de mon épée: mon Dieu! me l'avez-vous pardonné?

Vous jugez, monsieur, de l'exaltation de mon bonheur et des délicieux moments qui suivirent la manifestation des sentiments de Louise; je dois aujourd'hui renoncer à vous les dépeindre; mais, le croiriez-vous, quoique rappelé à des sentiments religieux par la touchante piété de ma fiancée, quoique profondément convaincu des vérités de la foi, dans ce moment de joie, alors que Dieu, par sa bonté, venait de combler mes vœux et de dépasser mes plus brillantes espérances, à peine si mon cœur se tournait vers lui pour l'en remercier; tout entier à la passion qui l'absorbait, j'oubliais entièrement la reconnaissance envers l'auteur de tant de bienfaits. Tel est l'homme, le bonheur le rend presque toujours ingrat; mais, dès que paraît le malheur, il recourt aussitôt à celui qui est toute consolation et toute force.

Au bout de peu de jours M. de Manteville quitta le château. «Votre mariage approche, mon cher Linnings», me dit-il, «je ne me sens plus le courage d'en être témoin, mais venez me voir d'ici-là; vous me permettrez bien de vous parler d'elle et de vous témoigner, par les conseils de ma vieille expérience, l'attachement que je vous ai voué.»

Que pouvais je répondre à un tel ami? je me jetai dans ses bras et je déplorai que toutes mes espérances reposassent sur l'anéantissement de celui de cet excellent homme.

Nous nous occupâmes des préparatifs de notre union après le départ du comte; d'un commun accord nous n'avions pas voulu l'en laisser trahir; Louise avait eu, avec ce tact qui distingue la femme, l'initiative de cette délicate réserve, mais je m'y étais soumis avec empressement. Mon père arriva pour la cérémonie, et elle devait avoir lieu, trois jours après, lorsque Mlle de Vaucleroy fut prise d'un malaise qui la força de se mettre au lit. On crut d'abord à une simple indisposition; mais bientôt les symptômes les plus alarmants se manifestèrent, et le médecin déclara qu'elle était atteinte d'une fièvre cérébrale compliquée par une maladie éruptive. Oh! Monsieur, quelle affreuse torture que la crainte pour la vie de ceux qu'on aime! dans quelles angoisses nous passions le temps qui s'écoulait d'une visite du médecin à l'autre!

Sa pauvre mère ne quittait pas le chevet du lit de la malade; elle partageait avec son frère la triste consolation de la soigner; mais moi, seul dans l'appartement voisin, livré à tant d'inquiétudes, accablé de sinistres préoccupations, m'exagérant un danger que je ne pouvais apprécier exactement, je n'avais pas même, comme soulagement à ma douleur, cette activité obligée qui soutenait Mme de Vaucleroy et son fils dans leurs pénibles devoirs. Ah! c'était affreux.

Dès que Louise s'aperçut de l'inquiétude que sa

mère cherchait en vain à dissimuler, elle fit venir le curé d'Omezzée; ce digne pasteur l'avait élevée dans cette piété saine qui faisait mon admiration, et avait toujours eu sa confiance; elle reçut les sacrements au milieu de toute sa maison avec une résignation que la foi seule peut inspirer, demandant pardon à tous, réclamant les prières de tous; c'était une scène déchirante. Peu après, elle témoigna le désir de me voir; sa mère m'appela, j'accourus; mais à l'instant même où j'entraiss, la congestion cérébrale s'accomplit; elle voulut me tendre la main, mais cette main retomba et la tête s'embarassa; au bout de quelques minutes, Mlle de Vaucleroy était en proie au délire le plus complet.

Le médecin survint; il demanda une consultation en déclarant l'imminence du danger; je courus à cheval à la ville voisine; mais pendant ce temps les ravages du mal avaient été horribles. La baronne, à genoux près du lit de sa fille bien-aimée, l'appelait en vain, priait Dieu, cherchait inutilement à ranimer la circulation du sang; aucun signe de connaissance n'apparaissait. Louise n'ouvrait les paupières que pour laisser voir un oeil terni, vitreux.

Une douleur de mère ne peut se comparer à aucune autre; j'oubliais pour ainsi dire la mienne en présence de cet affreux déchirement de la nature; j'étais comme une ombre dans tout le château, revenant sans cesse à la porte de la malade, mais retrouvant toujours ce silence, cet accablement précurseur de la mort, et cette malheureuse femme agenouillée et couvrant de baisers la main déjà glacée de sa chère enfant.

Tout à coup Mme de Vaucleroy m'appelle: «Elle vous a nommé, dit-elle, entrez.» Je me précipitai dans sa chambre. Louise avait recouvré toute la lucidité de ses idées, et, attachant sur moi un regard étincelant encore plein de tendresse et de douceur, elle me parla en ces termes: «Cher Maurice, je vais mourir, et je ne regrette de la vie que vous et ma bonne mère; prenez pitié d'elle; ne l'abandonnez pas; c'est la dernière demande de votre Louise. Hélas! j'avais rêvé avec vous un trop grand bonheur, mon bien-aimé; que Dieu daigne en agréer le sacrifice en expiation de mes fautes: adieu!» Elle prit la main de sa mère, la porta à ses lèvres, puis la plaça dans les miennes. . . . Cet éclair de connaissance s'arrêta là; elle entra aussitôt dans un état comateux qui nous enleva encore une fois toutes nos espérances.

La baronne, succombant aux angoisses de l'inquiétude et à l'émotion de cette dernière scène, était retombée sur le corps de sa fille mourante, l'appelait des noms les plus tendres, demandait à Dieu de prendre sa vie et de lui rendre celle de son enfant; puis, se tournant vers moi, me suppliait de la sauver, hélas! comme si je le pouvais.

Dans ce moment, j'entendis la cloche de la chapelle. . . .

La pensée d'un recours à Dieu pénétra de nouveau mon cœur désolé; je courus à l'église; c'était en carême; on allait réciter l'office du soir. Le pasteur vint se prosterner devant l'autel; mais, se relevant aussitôt et se retournant vers la foule des paysans: «Mes enfants, dit-il, votre bienfaitrice est bien mal; la miséricorde de Dieu peut seule la rendre à nos vœux et à notre affection; supplions-le de nous conserver un si touchant exemple de piété et de vertus; nous répéterons à son intention le *Parce, Domine*.» Et le digne homme pleura.

Debout au bas de l'église, accablé de douleur, j'étais toujours tourmenté du besoin de prier; je désirais élever mon âme vers Dieu; je sentais que lui seul pouvait nous rendre Louise; mais à peine mes lèvres articulaient-elles quelques paroles suppliques, que les fautes de ma vie se dressaient devant moi comme un obstacle insurmontable à l'efficacité de ma demande; elles semblaient s'interposer entre Dieu et moi, et mon indignité, pesant de tout son poids sur ma pieuse intention, en arrêtait l'accomplissement.

Mais la douleur de la pauvre mère me revenait aussitôt à l'esprit avec un désir immense de la soulager; puis, mon impuissance à lui rendre sa fille déjà saisie par la mort me rejetait dans le désespoir. Tout entier à cette horrible préoccupation, un projet héroïque illumina subitement mon âme, mais en me déchirant le cœur d'une manière si cruelle que je n'osais m'y arrêter. . . . Il me semblait que je n'avais pas le droit d'intercéder avec espoir auprès d'un Dieu si longuement offensé, mais que je pourrais racheter mon indignité par un immense sacrifice, et je le suppliai alors de me donner le courage de l'accomplir.

On chantait toujours le *Parce*, antienne sublime, admirable expression de l'âme effrayée de la colère de Dieu et cherchant un refuge dans le sein de sa miséricorde.

Une petite fille que Mlle de Vaucleroy protégeait, et que pour cette raison j'avais souvent caressée, se trouvait près de moi, répétant avec fervour les paroles du prêtre, mais me regardant étonnée et inquiète; elle se leva et me tirant par le pan de son habit: «Mon Dieu, murmura-t-elle les yeux pleins de larmes, on croyait que vous l'aimiez tant! joignez vous donc à nous! que devenir si nous la perdons?» Ce

reproche me déclara, mais j'en sentis la justesse. «Hélas! ma pauvre enfant, lui répondis-je tout bas, je ne suis pas aussi pur que vous, et le bon Dieu n'exaucerait pas mes vœux; ce sont les vôtres, mon ange, qu'il agréera plutôt. — Dieu écoute de préférence les humbles, reprit-elle, et qui vous dit qu'il n'attend pas votre prière pour faire droit aux nôtres et rappeler à la vie notre bien-aimée maîtresse!»

L'antienne se continuait; je regardai autour de moi: je vis tout le monde prosterné, répétant en sanglotant les versets du *Parce*; j'étais le seul qui ne fût pas agenouillé, et derrière moi se trouvait dans une attitude d'accablement et de supplication indéfinissable le comte de Manteville lui-même. . . .

L'aspect de cet homme en prières, la misère de mon âme comparée à l'élévation et à la générosité de la sienne, le reproche de la jeune fille et l'appréhension de ma longue ingratitude envers le Créateur pénétrèrent en cet instant mon cœur d'un regret si amer, d'un chagrin si profond que je crus mourir; presque en même temps, je me sentis animé de sentiments de foi, de confiance, d'abnégation inconnus jusqu'alors; l'idée de ce dévouement qui peu auparavant avait traversé mon esprit en le glaçant d'effroi, y demeura fixe, résolue, sans que mon cœur hésitât à y adhérer.

Seigneur! m'écriai-je intérieurement, je le sens, je ne méritais que votre courroux et votre dédain; j'ai négligé de vous prier dans la prospérité, dans la jeunesse; j'ai oublié de vous remercier tous les jours de une vie de votre protection et de votre indulgence, et dans ce moment d'abandon et de malheur je n'ai pas une bonne action à vous offrir pour apaiser votre colère, je n'ai pas un seul droit à votre pitié; j'oubliais, dans mon découragement et mon mépris de moi-même, que le souverain Maître a toujours une main charitable prête à relever le pécheur vraiment contrit et humilié, et que la pureté d'intention lui suffit pour exalter à l'instant le souvenir des plus grandes offenses.

Mon Dieu! ajoutai-je, j'ai donc mérité votre châtiement, mais qu'il ne s'étende pas au delà de moi; conservez Louise à ce monde qu'elle embellit et édifie; rendez-la à ses serviteurs qu'elle protège et encourage, à ces pauvres paysans qu'elle soulage et console, à cette mère surtout dont la douleur est si déchirante, et que je suis seul malheureux. Encore une fois, je m'efforçais d'élever tout seul jusqu'à vous une prière que mon ingratitude indifférente vous n'avez jamais refusée; mais daignez accepter le sacrifice de mon amour, de toute la félicité que j'espérais en ce monde; permettez-moi de ne consacrer à vous, sauvez, mon Dieu, sauvez Mlle de Vaucleroy, et je fais vœu d'entrer dans les ordres sacrés.

Les premières lueurs de cette inspiration, l'hésitation qui la suivit, mes combats intérieurs, ma résolution enfin, tout cela se passa en moins de temps que je ne vous le dis, Monsieur, et le pasteur se retirait de l'autel que mon sacrifice était déjà consommé; je ne m'appartenais plus, et je me relevai avec une immense confiance en la miséricorde de Dieu, avec un calme d'âme dont je ne pourrais me rendre compte, presque avec l'espoir de la guérison de Louise.

Cette narration faite avec une simplicité et une résignation dont je renonce à vous rendre l'expression, m'avait profondément ému, et j'étais bien ému de savoir si cet admirable dévouement avait, du moins, obtenu sa récompense en ce monde; mais le bon curé était visiblement fatigué, et la mélancolie habituelle répandue sur sa noble figure avait pris une teinte plus sombre; on voyait qu'il souffrait de ce retour vers le passé; je fis donc violence à ma curiosité dans ce moment, et l'abbé de Linnings reprit lui-même, vers le soir, le récit de sa touchante histoire dans les termes suivants:

«En rentrant au château, j'interrogeai les domestiques avec anxiété; mais j'appris que la malade était en proie à une agitation nerveuse qui ôtait le reste de ses forces; le médecin sortit en déclarant que tout était perdu. — «Dieu seul», dit-il en montrant le ciel. Dieu seul en effet; car, après quinze jours d'alternatives cruelles, d'angoisses déchirantes, et pendant lesquels les remèdes n'avaient pu être administrés, Louise était déclarée hors de danger.

Tant que je fus témoin de l'inquiétude générale et surtout des tortures de la malheureuse mère, tant que je crus moi-même; ou la vie de celle qui avait alors tout mon amour, la gravité de mon vœu et ses conséquences par rapport à moi ne frappèrent pas mon esprit; il conservait même une sorte de calme et de confiance qui n'était nullement troublé par le regret d'avoir cédé à cette inspiration généreuse. Mais, lorsque Louise, revenant à la vie et à la santé, me parla de nouveau d'avenir heureux, de douces espérances, de tendre attachement; lorsqu'elle se prit à former devant moi mille projets de félicité commune que je savais désormais impossibles, alors l'abbé que j'avais crué volontairement entre elle et moi s'ouvrit plus sombre et plus large encore, et je tombai en d'affreux désespoirs.

Ah! monsieur, j'ai bien souffert, continua l'abbé de Linnings, car il a fallu lui laisser croire à un indigne abandon. Mlle de Vaucleroy a pu penser que les traces laissées sur sa charmante figure par cette maladie, avait été éliminé

d'elle un cœur si heureux et si fier de son amour. Oui, monsieur, son attachement pour moi ne s'est effacé que pour faire place, pendant de longues années, au mépris et à l'indignation que lui causait mon indifférence supposée.

Mais le divin consolateur est venu à mon secours; il m'a donné la force nécessaire pour accomplir un engagement sacré, et, dans sa bonté, il a daigné m'envoyer avec les années le calme d'esprit, la paix de l'âme, la soumission à sa volonté, enfin le bonheur de l'aimer et un désir infini de le bien servir. C'est ainsi que Dieu mesure toujours ses épreuves aux forces qu'il nous a données.

J'étais allé cacher ma douleur et acquérir la science nécessaire à mon nouvel état dans le séminaire de Namur; j'y subis un long temps d'épreuves nécessaires pour effacer les dernières traces d'une affection qui avait, durant tant d'années, rempli tout mon être, et pour fortifier mon âme trop souvent défaillante. Ce fut seulement le jour de mon ordination que je fis part à Mlle de Vaucleroy de ma résolution et des causes qui l'avaient amenée. J'avais écrit, jusque-là, qu'une explication avec Louise m'ébranlât mon dessein, et ne me fit céder aux velléités d'un voyage à Rome pour être relevé de mon vœu. Le sacrifice consommé, je tenais à reconquérir au moins son estime.

La réponse que je reçus a été un baume délicieux sur les plaies de mon cœur. Il y a des consolations que la providence nous ménage lorsque nous sommes trop fatigués de douleur; afin de ranimer notre courage et de soutenir nos forces abattues, ces consolations compensent souvent à elles seules des années de misère et d'abandon.

Bientôt après, j'appris que Mlle de Vaucleroy avait enfin consenti à se rendre aux vœux du comte de Manteville, dépositaire de mon secret, et dont l'amitié n'avait cessé de m'aider à supporter les diverses phases de mon malheur.

Cette union, fondée sur des sympathies et des convenances réciproques, est la plus heureuse que je connaisse; deux enfants sont venus encore en resserrer les liens, et c'est l'aîné que vous avez vu hier soir.

Le château de M. de Manteville est peu de distance de Flenalle, ce qui l'a déterminé à me confier l'éducation de son fils, que j'ai aimé comme s'il était le mien. Nous nous voyons souvent; les preuves d'amitié et les fréquentes visites des deux époux, la gaîté de mon cher élève surtout diminuent la tristesse d'un exil à laquelle je me résigne chaque jour davantage en voyant que la Providence bénit mes efforts, que je suis utile aux pauvres paroissiens de Flenalle, et que leur attachement pour moi les excite au bien.

Il y a parfois je me sens repris de ces découragements de ces lâchetés indignes d'un prêtre, je me dis que je n'ai peut-être pas été étranger à cette joie qui envira Mlle de Vaucleroy lors de la guérison de sa fille, ni à la satisfaction qu'elle éprouva journellement à vivre près d'elle et à la voir heureuse. Ce souvenir me rend de l'énergie; car je puis vous l'assurer, Monsieur, de toutes les sensations si diverses qui m'assailent dans la chapelle d'Omezzée, la plus vive, la plus poignante, et qui décide mon sacrifice, ce fut celle produite par le tableau des angoisses et de l'affliction de cette pauvre mère. Les douleurs maternelles s'élevaient au dessus de toutes les autres douleurs, au dessus de toutes les consolations humaines, et il est doux de penser qu'on a tout fait pour les adoucir.»

(G. de Metz.)

MODES.

Paris, 25 Février, 1846.

La saison d'hiver est tellement avancée que la mode ne fait plus aucun frais d'invention pour les toilettes de ville. Elle s'occupe spécialement de soieries et de bal, et elle varie les ornements à l'infini. Les robes de bal se portent presque toutes à deux, trois et quatre jupes superposées l'une sur l'autre. La plupart sont en étoffes légères et vaporeuses, telles qu'en crêpe, en gaze et en tulle. Ces toilettes aériennes nécessitent des guirlandes et des couronnes de fleurs, tandis que des robes de dames, de satin et de velours, ont toujours besoin d'être complétées avec des coiffures de genre et de fantaisie.

Deux jeunes femmes assistent à une de ces réunions aristocratiques où le bon goût et l'élégance rivalisent avec les fleurs et les jolies femmes. Toutes deux se sont retirées un peu à l'écart, et appuyées gracieusement sur une console, elles semblent passer en revue la fantasmagorie attrayante qui s'offre à leurs regards.

L'une d'elles a une magnifique robe en satin rose, garnie sur le devant de la jupe avec une chaînette de point d'Angleterre, prenant en point, excessivement mignonne à la ceinture, et s'évasant vers le bas de la jupe. Le corsage de cette robe est plat, à pointe, avec une berthe d'Angleterre formant plastron, évasant vers le haut de la poitrine, et s'amincissant à la taille. De chaque côté de la chaînette, est un joli ruban Pompadour en satin rose, frangé blanc, et à égale distance sont posés de ravissantes nœuds Louis XV. Ses garnitures sont tout aussi riches de satin blanc. Sa coiffure est d'une originalité éle-

ment d'élégance et de nouveauté. Elle est garnie de fleurs et de rubans, et s'évasant vers le haut de la poitrine, et s'amincissant à la taille. De chaque côté de la chaînette, est un joli ruban Pompadour en satin rose, frangé blanc, et à égale distance sont posés de ravissantes nœuds Louis XV. Ses garnitures sont tout aussi riches de satin blanc. Sa coiffure est d'une originalité éle-